

J'ai beaucoup souffert de ta froideur ; mais j'avais l'espoir, j'attendais...

Dix-huit mois s'écoulèrent, dix-huit mois d'un bonheur qu'aucun nuage n'aurait altéré, qui n'aurait été mêlé d'aucune amertume, si la marquise n'avait pas eu sa mère près d'elle.

Si fortement protégée qu'elle le fût par l'amour de son mari, elle ne pouvait se soustraire à l'influence fatale que sa mère exerçait sur elle. Jeune fille, la terrible volonté de madame de Perny l'avait brisée, écrasée ; jeune femme, malgré ses révoltes intérieures, elle ne pouvait échapper à cette monstrueuse domination. Et ce n'était pas tout : elle avait découvert avec une peine profonde, mêlée d'effroi, que sa mère était jalouse de son bonheur.

Chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, on aurait dit que madame de Perny se faisait un plaisir de jeter le trouble dans le cœur de sa fille. En présence de sa mère la jeune femme était forcée de se contraindre. Autant qu'elle pouvait, elle évitait de se trouver seule avec elle, car alors elle éprouvait une gêne pénible : ce n'était plus seulement de la crainte, mais quelque chose qui ressemblait à de la terreur.

Heureusement, le marquis en imposait à madame de Perny par son caractère, et, dans l'intérêt de son fils, elle sentait la nécessité d'observer une certaine réserve avec sa fille. Sans cela la situation n'aurait pas été supportable. Elle affectait de se tenir un peu à l'écart, et de ne point se mêler des affaires du jeune ménage. C'était sournoisement, sous l'apparence de l'affection, avec une adresse calculée et pleine de perfidie, qu'elle portait ses coups au cœur de Mathilde.

La jeune femme était confiante ; madame de Perny essayait de faire naître le doute en elle.

Mathilde admirait son mari ; sa mère cherchait à l'abaisser.

Oh Mathilde voyait une perfection, sa mère trouvait un défaut.

Madame de Perny tentait de faire tomber l'idole de son piédestal.

Elle avait pris des renseignements sur le passé du marquis, et elle savait que pendant quelques années sa vie avait été extrêmement agitée. Elle eut la cruauté de faire cette révélation à sa fille. La jeune femme apprit ainsi ce qu'il était du devoir de sa mère de lui laisser ignorer, que la conduite de son mari n'avait pas toujours été exempte de reproches, qu'il avait eu des maîtresses, et qu'il avait gaspillé follement une partie de son patrimoine.

Assurément, le passé n'avait aucun rapport avec le présent ; mais dans leur amour la plupart des femmes ont une grande susceptibilité. En admettant qu'elles ne soient point jalouses du passé, il y a des choses qu'il faut qu'elles ignorent dans l'intérêt de leur tranquillité et qu'il est toujours dangereux de leur faire connaître.

Lorsque le marquis sortait seul le soir, bien qu'il eût prévenu sa femme qu'il allait à son cercle, madame de Perny disait à sa fille :

— Les maris ont toujours d'excellents prétextes pour ne pas rester près de leur femme ; leur cercle en est un. Quand on a été viveur, quand on a eu beaucoup de maîtresses, il y en a toujours quelques-unes que l'on revoit. On ne rompt jamais complètement certaines relations.

Ou bien encore :

— Il y a quelques années M. de Coulange était un joueur effréné ; or, il n'y a rien de terrible comme la passion du jeu. Ils ne sont pas rares les maris qui oublient tous leurs devoirs devant une table de jeu et qui préfèrent à leur femme la dame de pique ou de carreau !

Mais elle avait à peine parlé, qu'elle faisait semblant d'être désolée de ce qu'elle venait de dire ; les paroles lui étaient échappées involontairement et elle semblait vouloir en atténuer la gravité ; mais elle avait produit l'effet voulu, le coup brutal était porté !

Ces insinuations perfides étaient autant de pointes acérées qui pénétraient profondément dans le cœur de la jeune femme.

On comprend pourquoi, loin de rechercher la société de sa mère, la marquise évitait, au contraire, de se trouver seule avec elle. Il est vrai qu'une parole affectueuse, un mot de tendresse ou un baiser de son mari venait bientôt la rassurer et verser un baume sur les blessures faites à son cœur. Malgré cela, elle avait souvent de sombres tristesses et souvent aussi elle s'enfermait dans sa chambre pour verser des larmes.

Le marquis ne se doutait nullement de ce qui se passait dans sa maison. Dans son respect filial pour sa mère, qui en était si peu digne, Mathilde cachait à son mari, avec le plus grand soin, ses inquiétudes, ses contrariétés, ses alarmes et ses douleurs intimes. Elle aurait été honteuse de se plaindre à lui et d'accuser sa mère.

Pour qu'il ne soupçonnât rien, elle lui montrait toujours son visage épanoui, son même regard plein de tendresse, son même sourire de bonheur. Pour cela, du reste, elle n'avait que peu d'efforts à faire : la présence de son mari suffisait pour chasser le nuage qui obscurcissait son front, pour changer le cours de ses pensées et la rendre joyeuse.

La maladie du marquis débuta par une grande lassitude dans tous les membres, qui fut bientôt suivie d'un affaiblissement gé-

ral. Son état n'inspira d'abord aucune inquiétude, mais le mal s'étant rapidement aggravé, les craintes commencèrent à devenir sérieuses.

Les médecins qui furent consultés reconnurent que M. de Coulange était atteint d'une anémie d'un caractère fort grave. C'est alors que le séjour dans un climat chaud fut conseillé au marquis ; mais, comme il se refusa avec opiniâtreté à quitter Paris, les médecins déclarèrent qu'ils considéraient la situation du malade comme étant très dangereuse.

Madame de Perny et son fils furent consternés. En effet, la mort du marquis ruinait toutes leurs espérances et les replongeait dans cette existence de gêne et d'expédients dont le mariage de Mathilde les avait fait sortir.

Ils eurent simultanément cette même pensée :

« Il faut que le marquis fasse un testament en faveur de sa femme. »

Madame de Perny ne se gêna plus avec sa fille et devint chaque jour de plus en plus audacieuse. A tout prix, il fallait que sa domination fût complète pour pouvoir briser les volontés de la jeune femme et lui imposer les siennes.

Placée entre sa mère et son frère, abîmée dans sa douleur et déjà affaissée, osant moins que jamais réclamer la protection de son mari, Mathilde se trouva sans force de résistance. Elle dut subir le funeste ascendant de sa mère et plier sous sa volonté.

Dès lors madame de Perny put croire qu'elle arriverait facilement à son but. Pour cela tous les moyens étaient bons. Dans son égoïsme et sa vénalité il lui importait peu de déchirer et de broyer le cœur de sa fille. Du moment que ses intérêts et ceux de son fils se trouvaient menacés, cette femme était sans pitié.

Elle eut le triste courage d'annoncer à sa fille que les médecins n'avaient aucun espoir de sauver M. de Coulange, et elle osa lui dire que la maladie de son mari était la conséquence de la conduite scandaleuse qu'il avait menée et que le germe du mal était en lui avant son mariage.

Après ces paroles, elle crut devoir s'attendrir, regretter d'avoir été si peu prévoyante, et s'accuser de s'être laissée éblouir par le brillant avenir promis à sa fille.

Elle ajouta :

— Malheureusement, à cette époque, je ne savais pas tout ; c'est depuis que des amis m'ont ouvert les yeux en apprenant ce qu'était réellement le marquis de Coulange.

Aussi, continua-t-elle, ai je éprouvé un grand chagrin lorsque je me suis aperçue que ton mari ne te rendait pas heureuse. Hélas ! je comprenais enfin pourquoi tu avais repoussé d'abord la demande de M. de Coulange. Ma pauvre Mathilde, tu avais le pressentiment de ton malheur !

La jeune femme ne put s'empêcher de protester.

— Vous vous trompez, ma mère, répliqua-t-elle ; mon mari a toujours été excellent pour moi ; il m'aime et il m'a rendue heureuse autant qu'une femme peut l'être. Sans cette maladie qui me cause les plus cruelles angoisses, je vous assure, ma mère, que je serais aujourd'hui, comme depuis mon mariage, la plus heureuse des femmes.

Madame de Perny secoua la tête et répondit avec un faux sourire :

— A sa mère, surtout, une jeune femme n'avoue jamais qu'elle n'est pas heureuse.

Tout cela n'était que des escarmouches nécessaires pour préparer l'attaque.

— Je veux bien croire que M. de Coulange t'aime, reprit madame de Perny, les hommes ont de singulières façons de prouver leur affection... Mais aujourd'hui sa vie est menacée et tu dois te préoccuper de ton avenir.

— Je ne comprends pas, fit la jeune femme.

— Je m'explique. Il faut que tu demandes à M. de Coulange, — ce qu'il ne te refusera pas parce qu'il t'aime, — de faire son testament et de te nommer sa légataire universelle.

La jeune femme se redressa indignée.

— Moi, exiger cela de mon mari ! s'écria-t-elle, jamais !

Madame de Perny se mordit les lèvres.

— Oh ! je te sais très désintéressée, dit-elle, mais c'est une raison de plus pour que je te montre dans quelle position tu te trouveras le lendemain de la mort de M. de Coulange.

— D'abord, ma mère, répliqua la marquise, je ne crois point que mon mari soit près de mourir, et quand même j'aurais la certitude que cet immense malheur m'est réservé, je ne ferais point auprès du marquis de Coulange une démarche qui répugne à mes sentiments honnêtes et que je trouve odieuse.

— Volontairement tu renonces à la fortune ?

— M. de Coulange m'a épousée sans dot, et, plein de générosité, il m'a fait un don de dix mille francs de rente.

— C'est vrai ; mais tu devrais te dire que ce n'est pas avec dix mille francs de revenu que tu peux porter ton titre de marquise.